



HAL
open science

M. de Charlus entre passé et modernité

Laurence Teyssandier

► **To cite this version:**

Laurence Teyssandier. M. de Charlus entre passé et modernité. Proust face à l'héritage du XIXe siècle - Tradition et métamorphose, 2012, Paris, France. pp.239 - 251. hal-03377858

HAL Id: hal-03377858

<https://hal.univ-angers.fr/hal-03377858>

Submitted on 14 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« M. de Charlus entre passé et modernité »

Parmi les personnages de *À la recherche du temps perdu*, M. de Charlus est à première vue le moins suspect de se laisser séduire par les sirènes de la modernité. Il est par excellence l'homme du passé, le représentant attitré dans le roman de l'esprit et des valeurs du dix-neuvième siècle finissant : par sa naissance, par son « préjugé aristocratique », et dans une certaine mesure aussi sans doute par la génération à laquelle il appartient. Mais également par des particularités individuelles originales : sa piété « moyenâgeuse » qui fait de lui le dévot de *La Recherche*, et bien sûr ses goûts – artistiques et littéraires – qui l'opposent à son neveu Saint-Loup. C'est ainsi que Charlus a fait transporter chez lui « les admirables boiseries de l'hôtel Guermantes » tandis que Saint-Loup les a échangées contre un mobilier modern style¹ ; l'oncle admire Balzac mais il a aussi une prédilection pour les classiques – Madame de Sévigné, La Bruyère, La Fontaine, les tragédies de Racine – tandis que son « moderne » neveu « en tient », quant à lui, pour les « drames de Victor² ».

Étant donc celui qui incarne le mieux les valeurs d'un faubourg Saint-Germain rigide et figé dans un conservatisme aristocratique que dénonçait déjà Balzac, Charlus semble bien être aux antipodes de la modernité et du progrès : c'est d'ailleurs l'une des raisons qui contribuera à accélérer sa chute en faisant de lui, pendant et plus encore après la guerre, un homme « démodé³ ».

Pourtant, dans un curieux brouillon de 1910-1911, il tient au héros un discours qui laisse entrevoir une relation à la modernité plus ambivalente et plus ambiguë, non exempte de contradictions, et en tout cas inattendue. Il s'agit de la scène où M. de Charlus offre au héros de diriger sa carrière – et sa vie – qui est située à la fin de la matinée Villeparisis du *Côté de Guermantes I*⁴. Dans le brouillon, la scène a lieu beaucoup plus tard : à la fin de la soirée chez la princesse de Guermantes, dans ce qui deviendra des années après *Sodome et Gomorrhe*.

La scène comprend en 1910 deux parties nettement distinctes. La première est centrée sur la proposition et les conditions posées par M. de Gurcy⁵. Elle se présente à peu de choses près comme un monologue et correspond à la scène du *Côté de Guermantes I* dont elle diffère sensiblement par les ajouts considérables qui ont été effectués jusqu'à la publication. La seconde partie n'a pas été retenue par Proust et elle est restée inédite à l'exception des extraits

¹ RTP, II, JFF, p. 116, *À la recherche du temps perdu*, édition établie sous la direction de Jean-Yves Tadié, Gallimard, 1987-1989, « Bibliothèque de la Pléiade ».

² RTP, II, JFF, p. 122 ;

³ RTP, IV, TR, p. 343 et p. 345-346.

⁴ RTP, II, CGI, p. 581-592.

⁵ C'est le nom de M. de Charlus dans les manuscrits de 1910-1911.

qu'en a publiés André Maurois dans *À la recherche de Marcel Proust*¹. Elle se transforme en un dialogue qui oriente la scène dans une tout autre direction. On y assiste en effet à une discussion de fond entre le héros et Gurcy sur le choix d'une carrière. Tel en est du moins l'enjeu immédiat et apparent. Mais l'enjeu réel et véritable du débat se situe à un niveau plus profond : celui de la vocation du héros. C'est dans ce contexte que surgit le thème de la modernité.

Dans *Le Côté de Guermantes I*, on a affaire à une simple scène de séduction cryptée dont la fonction est de préparer la révélation de l'inversion de Charlus. Dans le manuscrit, outre cette fonction de préparation, la scène en assume une autre tout aussi importante sinon davantage : celle de réintroduire dès *Sodome et Gomorrhe*² le thème de la vocation du héros dans le roman. C'est cette seconde partie qui retiendra l'essentiel de l'attention mais afin de donner une idée claire, comme dirait M. de Charlus, de « l'enchaînement de circonstances » qui fait achopper la question de la carrière sur la notion de modernité, il convient d'indiquer succinctement les caractéristiques principales de la première partie – celles des offres et des conditions.

Le début est le même que dans *Le Côté de Guermantes* : « Voilà Monsieur comme vous m'attendiez³ ». La teneur des offres est en substance identique – la promesse d'une brillante carrière dans la diplomatie et la politique – à ceci près toutefois que les pouvoirs de Charlus et les bénéfices stupéfiants que peut en attendre le héros sont dans le texte définitif un modèle de modération et de sobriété par rapport au manuscrit. En revanche, le discours de M. de Gurcy se démarque de la version publiée principalement sur deux points. Par son unité de ton d'abord : il est entièrement exempt de moquerie, d'insolence ou de colère, ce qui est pour le moins inhabituel chez M. de Gurcy / Charlus. La gravité du ton est sans doute à mettre sur le compte de l'enjeu secret que revêt cet entretien pour un Gurcy moins sûr de lui et plus anxieux de l'effet produit que dans le texte publié. Par son unité thématique ensuite : si le discours de M. de Gurcy est beaucoup plus long que dans *Guermantes I*, il est en même temps beaucoup plus linéaire. Il est en effet prononcé presque d'une seule traite et une fois que

¹ André Maurois, *À la recherche de Marcel Proust*, Paris, [1949], Mémoire du Livre, 2003, p. 185-189.

² Le volume n'existe pas à cette date précoce de 1910-1911 et le titre de *Sodome et Gomorrhe* n'apparaît pas avant 1916.

³ Cahier 43, NAF 16683, f° 64r° et *RTP*, II, *CGI*, p. 581.

Gurcy a pris la parole, il s'applique à suivre son fil : de digression, point. Une seule interruption, qui n'est d'ailleurs pas de son fait : c'est la rencontre inopinée de M. de Mortagne (futur M. d'Argencourt) qui dispense providentiellement – et provisoirement – le héros de donner une réponse immédiate à son interlocuteur. Ce dernier reprend aussitôt après le fil de son discours, s'emparant de l'incident avec Mortagne pour en aborder le deuxième aspect : les conditions de l'offre (les mêmes que dans la version finale : renoncer au monde, surveiller ses fréquentations « masculines », le voir, lui Gurcy, tous les jours). Gurcy serre donc son « sujet » de beaucoup plus près que dans *Le Côté de Guermantes I* et ne s'en écarte guère en dehors de confidences sur « de grands chagrins » (la perte de sa femme, les insuffisances de son fils...) qui ont d'ailleurs leur raison d'être : le héros fera de surcroît une bonne action en acceptant ses offres. Son propos est sinon entièrement limpide du moins nettement plus cohérent et plus construit que dans le texte définitif. Ce dernier, on s'en souvient, est caractérisé avant tout par sa dimension digressive (toutes les considérations de Charlus sur Bloch, sur l'antisémitisme, sur l'affaire Dreyfus) mais aussi par l'obscurité des allusions du baron qui ne sont transparentes que pour lui, comme la « franc-maçonnerie » qui « compte dans ses rangs quatre souverains d'Europe¹ » ou encore le conte de la princesse de Chine enfermée dans une bouteille². Pourtant, Charlus n'endosse pas à lui seul toute la responsabilité des digressions : le héros la partage avec lui par ses questions sur la duchesse de Guermantes et sur la famille de Mme de Villeparisis. Enfin, dernière source de digressions : les commentaires du narrateur lui-même sur le salut échangé par M. Bloch père et Mme Sazerat (avec l'étonnant dialogue entre M. Bloch et Nissim Bernard)³, ou bien encore les commentaires sur Mme de Villeparisis qui n'est qu'une Mme Thirion⁴.

Le principal effet (délibéré) de tous ces ajouts est de brouiller à peu près complètement pour le héros voire pour le lecteur le message initial de Charlus. Dans le manuscrit, la teneur du message ressort plus clairement du propos malgré le ballet vertigineux d'avancées et de reculs dont M. de Gurcy donne le spectacle et malgré l'imprévisibilité de son comportement qui passe sans transition de l'effusion à la glace.

Qu'offre en définitive M. de Gurcy au héros ? Rien de moins que la gloire de César. Proust avait pensé d'abord à Charles Quint et même à Saint Louis mais il s'est ravisé :

¹ *RTP*, II, *CGI*, p. 586.

² *Idem*, p. 587.

³ *Id.*, p. 586.

⁴ *Id.*, p. 590-591.

qui sait [?] Vous serez < peut-être > ce qu'aurait pu être un César à qui ~~une fée~~ < un génie > propice eût ~~appris~~ < donné au milieu > de l'humanité de son temps ~~l'usage du téléphone~~ [la] connaissance de l'électricité et de la vapeur [...]¹.

La gloire de César ou peu s'en faut contre l'obligation – martelée avec une insistance qui n'échappe pas au héros même s'il n'en saisit pas la portée – de le voir tous les jours : « il faudrait que je vous visse souvent, ~~tous les jours~~ < chaque jour vous entendez² > ». Si M. de Gurcy n'est finalement pas *entendu*, c'est avant tout parce qu'il ne doit pas l'être, c'est-à-dire parce qu'il n'entre pas dans le projet romanesque qu'il le soit.

Devenir un nouveau César : il va de soi, du moins dans l'esprit de M. de Gurcy, qu'une telle offre ne saurait se refuser. On se doute pourtant qu'elle n'a rien pour séduire le héros qu'on se représente mal en nouveau César. Cette supposition est confirmée sans attendre par une intervention du narrateur qui fait la transition entre le monologue de Gurcy et le dialogue entre les deux personnages de la deuxième partie de la scène :

Je n'osais lui dire de quel poids de cauchemar sa proposition pesait sur moi. Cette perspective d'avoir mes ~~sorties surveillées~~ < ~~camarades~~ amitiés choisies >, mes [illis.] sorties surveillées, mes journées prises, ma vie dirigée, absorbée par quelqu'un < à > qui ne m'unissait aucun lien de tendresse familiale ou de camaraderie, me causait une de ces épouvantes ~~qui sont capables de~~ < presque irraisonnées > // comme celles qu'ont certaines personnes à être dans une chambre fermée à clef, à dormir sans lumière, à penser à la mort [...]³.

Le héros se trouve donc dans une situation d'autant plus embarrassante que Gurcy sollicite de façon très pressante une réponse. Mis en demeure de se prononcer sur le choix de carrière qui lui est offert, il fait à chaud et, si l'on ose dire, « sur le tas » ses premières armes dans la diplomatie.

¹ Cahier 43, f° 66v°.

² *Idem*, f° 68r°.

³ Cahier 43, f° 71v° et Cahier 49, NAF 16689, f° 1r°.

« Monsieur lui dis-je, je ne peux pas vous répondre aussi vite. Votre proposition me remplit de joie. Les conditions que vous me ~~don~~[nez] posez comme ~~de~~ ne pas aller dans le monde par exemple, ~~ne~~ ce n'est nullement un sacrifice. Mais il y a certaines choses que je voudrais pouvoir vous dire [»].

Et regardant en moi-même j'essayais de donner une forme verbale à des choses qui s'agitaient depuis longtemps obscurément dans mon cœur. [«] Ainsi Monsieur vous voulez m'orienter vers l'histoire ~~et ve~~[rs], vers la diplomatie, la politique, l'action. Monsieur, j'ai bien des défauts, des travers dans ma vie [,] < de la paresse, de la frivolité > et tout cela que j'essaye de dompter m'< a > empêché jusqu'ici de faire ce que je voudrais qui est d'écrire Mais je ne voudrais pas qu'au moment où peut-être je vais triompher de moi pour me livrer à ce qui est je crois ma première destination, ~~une p~~[rofession]* une profession, des travaux, des // obligations que je prendrais très au sérieux si elles me venaient de vous, aillent me détourner par devoir, par sérieux, par vertu [,] < par le bien* > de ce dont j'ai été détourné < jusqu'ici > par le mal [»]¹.

Les circonlocutions de la phrase et l'insincérité flagrante du héros prêtent à sourire mais les circonstances invitent à l'indulgence. L'exigence contradictoire de ménager le redoutable M. de Gurcy tout en affirmant une vocation balbutiante d'écrivain n'est déjà pas aisée à satisfaire. Elle l'est encore beaucoup moins lorsqu'il s'agit de défendre devant un homme de la personnalité du vicomte une pensée intime encore informulée que l'on n'a pas même clarifiée en soi-même. Le héros parvient malgré tout à prononcer le mot essentiel. Gurcy ne s'y trompe pas, qui fait mine de ne pas comprendre et de négliger l'obstacle :

En quoi cela vous empêchera-t-il d'*écrire*². [?] Vous *écrirez* des ouvrages d'histoire. Est-ce que M. Guizot *n'écrivait* pas aussi bien que vous pouvez jamais espérer *écrire* [?]³

Acculé cette fois dans ses derniers retranchements et contraint de se dévoiler tout à fait, le héros n'a plus d'autre choix que de se jeter à l'eau :

Mais dis-je timidement, moi c'est de la littérature pure que je voudrais faire < roman ou poésie je ne sais encore >⁴.

¹ Cahier 49, f^{os} 1r^o-2r^o.

² C'est nous qui soulignons.

³ Cahier 49, f^o 2r^o.

⁴ *Idem*.

Malgré le poids qu'est censé représenter le nom de Guizot, malgré sa timidité et sa jeunesse, le héros dissipe tout malentendu ou faux-semblant. La confrontation entre diplomatie et politique d'un côté, vocation littéraire de l'autre, est désormais inévitable et Gurcy fourbit ses armes. Mais, premier sujet d'étonnement, il le fait, lui, le fin lettré qu'on connaît, en se livrant à une attaque en règle de la littérature. De plus, cette attaque est menée au nom de la modernité dont M. de Gurcy se fait l'apologiste aussi improbable qu'inattendu.

En effet, le premier grief formulé contre la littérature, c'est qu'elle tourne le dos à la modernité :

Ah ! mon pauvre Monsieur, s'écria < d'une voix sifflante [,] ironique et sur un ton méprisant > M. de Gurcy devant ma porte où nous étions arrivés, vous vivez à une époque où le monde est transformé [...], où on a le téléphone et le télégraphe, où on n'a plus le temps d'écrire une lettre, et vous vous imaginez qu'on < aura le temps de > lire vos livres, et vous ne trouvez rien de plus intéressant que vos petites impressions et vos petites histoires personnelles¹.

Écrire des vers ou un roman est une occupation désuète qui n'a pas de sens « à une époque où le monde est transformé, [...] en bien par les découvertes de la science [...], « en mal par les progrès de la démocratie [...] et les armements des [...] autres nations et même des autres races [...] »². Toutes les inventions techniques majeures du dix-neuvième siècle et du début du vingtième siècle sont convoquées à tour de rôle – rappelons que ces pages ont été écrites en 1910-1911 – afin de mieux éreinter les timides dispositions du héros pour l'écriture : vapeur, électricité, télégraphe, téléphone. On apprend à cette occasion que le vicomte de Gurcy, amateur comme on sait de « très grandes randonnées à pied », ne dédaigne pas, quand il va se promener en forêt, de recourir à des moyens de locomotion plus modernes comme l'automobile et même comme la bicyclette, plus populaire. Il y a assurément mieux à faire, selon lui, que de s'enfermer dans sa tour d'ivoire et se replier avec complaisance sur son moi à une époque :

¹ *Id.*

² *Id.*

[...] où on ne sait pas [...] en se couchant le soir si on sera réveillé le lendemain par les [...] < coups de fusil > des Prussiens, ~~l'insurrection des mineurs~~ / grév[istes] / mineurs < ou des ouvriers > ou < même par > l'invasion ~~des~~ eh[inois] japonaise.

Ces périls à première vue disparates qui constituent autant de menaces proches (en Europe avec la Prusse) ou lointaines (jusqu'en Asie avec le Japon), intérieures (troubles sociaux sous la forme d'insurrections ouvrières) ou extérieures (guerres), Gurcy n'hésite pas à en rejeter la responsabilité sur le malheureux héros en un raccourci comique :

Ah ! mon pauvre garçon, les Français sont bien les Français, ou plutôt bien des Byzantins et des Chinois, ces Chinois qui ne sont pas capables de combattre les Japonais moins nombreux, parce qu'ils sont menés par des « lettrés ». Qu'il y ait beaucoup de Français comme vous et la France disparaîtra bientôt de la carte du monde¹.

Une fois faite la part de l'outrance et de la caricature, il reste que sur le fond, les propos de Gurcy ne sont pas entièrement fantaisistes et que ses formules à l'emporte-pièce contiennent une part de vérité : le rapprochement entre la Prusse et le Japon comme exemples d'États « modernes » n'a rien d'absurde. La cuisante défaite de 1870 n'est peut-être pas si éloignée qu'il y paraît de celle de la Chine face au Japon dans la guerre de 1894-1895. Ce conflit fut en effet la démonstration spectaculaire – eu égard à l'infériorité numérique du vainqueur – du retard pris par la première sur le second qui avait fait l'effort de se doter de tous les moyens propres à un État moderne. Si l'hypothèse d'une invasion japonaise de l'Europe relève de l'exagération la plus manifeste (Gurcy se laisse emporter par son élan), la volonté expansionniste du Japon était bien réelle. Bien connue et bien réelle aussi était la menace que faisait peser sur la paix le formidable effort industriel et militaire allemand qui ne cessa de s'intensifier jusqu'à l'éclatement de la première guerre mondiale. Quant au sourd mécontentement de la classe ouvrière, aux risques de grèves et de révoltes, ils n'avaient rien d'imaginaire non plus : les années 1880-1914 furent traversées d'une agitation sociale diffuse mais lourde de menaces. Elles laissaient présager des révoltes de grande ampleur voire des révolutions futures de la part d'un prolétariat à la fois de plus en plus nombreux et misérable et de mieux en mieux organisé. Gurcy se montre un observateur attentif de l'évolution géopolitique du monde contemporain – comme il le sera d'ailleurs, à sa manière, dans la version définitive du roman. Du reste, un tableau similaire de l'état du monde est brossé dans

¹ Cahier 49, f° 2r°.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs par l'expert des relations internationales qu'est M. de Norpois, dans le langage stéréotypé, convenu et impersonnel des chancelleries et des ambassades qui le distingue.

La littérature est donc une activité du passé, indigne d'un homme moderne, c'est-à-dire d'un homme responsable et conscient des enjeux de son temps, ce que Gurcy énonce au moment de prendre congé du héros sous forme d'une condamnation sans appel de la littérature et à travers elle, de l'aspiration du héros à écrire :

Hé bien [,] il faut se quitter [,] me dit-il en se retournant vers moi. Surtout, ne croyez pas que si je considère la littérature et l'art comme incapables de fournir un but d'activité à un homme *moderne*, comme divertissement, comme plaisir analogue à la bonne cuisine ou à la toilette, je < ne > l'appré[cie] // pas grandement [...]¹.

Voilà pour la littérature : non seulement, elle est ravalée au rang de distraction subalterne, mais elle est placée au même niveau – le plus bas – que les moins nobles et les plus frivoles des passe-temps. Puis vient l'estocade :

J'ai simplement voulu dire ~~que~~ [qu'] à notre époque [,] écrire des vers ou philosopher [,] autant valait < monter observer les astres > en remplaçant le télescope par un chapeau pointu².

Et voilà pour le héros qui, de fervent aspirant écrivain, se voit métamorphosé en une sorte de polichinelle aussi ridicule que les médecins de Molière. Qu'on se le dise : la littérature n'est pas une affaire sérieuse. S'y adonner, c'est d'abord se comporter en doux rêveur qui prend pour une activité véritable ce qui est et doit rester un simple passe-temps, une « amusette », comme dit Gurcy dans un autre brouillon de la même période³. S'intéresser à la littérature dans un monde en pleine mutation, c'est aussi vivre à côté de son époque, et avoir des préoccupations inadaptées au monde moderne. Enfin, plus grave encore, c'est faire preuve d'aveuglement, d'inconscience voire d'irresponsabilité en se montrant indifférent aux véritables enjeux de son temps (politiques, économiques, sociaux, stratégiques, géopolitiques) et en s'abstenant d'y prendre part. C'est être, en résumé, un anachronisme vivant non seulement inutile mais nuisible comme les Chinois lettrés face aux Japonais.

¹ Cahier 49, f^{os} 7r^o-8r^o.

² *Idem*.

³ Cahier 24, NAF 16664, f^{os} 1r^o-2r^o.

Gurcy ne se contente pas de pourfendre la littérature au nom de la modernité : il le fait aussi au nom de la vie. Bien loin de donner accès à la « vraie » vie, la littérature n'en offre qu'un pâle et inexact reflet, comme les ombres de la caverne platonicienne :

Comment, vous dites que vous aimez la littérature, le roman [...] c'est-à-dire des contrefaçons plus ou moins plates de la vie, des suppositions plus ou moins inexactes à l'endroit des réalités que peu connaissent, moi je vous propose de // [...] vous montrer cette vie, de vous mettre la main à la pâte elle-même, de vous faire entrer dans le dessein des peuples et le secret des rois et vous préférez rester à tremper votre plume dans votre encrier [?] Pour dire quoi ? Que savez-vous de la vie¹ ?

Le héros avait dit ne pas savoir encore s'il voulait s'orienter vers le roman ou vers la poésie. Gurcy laisse provisoirement de côté « la poésie » pour s'en prendre au seul roman – le roman réaliste – impuissant selon lui à rivaliser avec la vie et à donner les clefs du réel. Il oppose aux « vrais trésors qu'il y a dans la vie », et qu'il se propose, bien entendu, de faire découvrir au héros, « les parcelles de vérité qu'il y a » dans la littérature, affirmation qui est illustrée par une de ces images inattendues dont Proust a le secret :

Un oiseau-mouche empaillé peut avoir de jolies couleurs mais je crois que c'est plus intéressant de le chasser dans la forêt vierge.

Assurément curieuse, l'image ne manque pas de force : la littérature est à la « vraie vie » ce qu'un oiseau mouche empaillé est à un oiseau mouche vivant. Comment dire de façon plus percutante que la vraie vie se situe en dehors de la littérature, domaine de l'illusion et de la tromperie, question qui croise en partie la problématique du pastiche des Goncourt dans le *Temps retrouvé* ?

Les offres de Gurcy (« faire entrer son protégé dans le dessein des peuples et le secret des rois² ») relèvent d'une vision du pouvoir ambitieuse et élevée, sans commune mesure avec la vision cynique, purement matérialiste et triviale d'un Carlos Herrera agitant des pièces d'or sous les yeux éblouis de Lucien. La mise en avant du pouvoir comme moyen d'accéder à une connaissance et à une compréhension globales du monde que le héros sera seul à détenir et qui lui permettront tout à la fois de satisfaire ses ambitions intellectuelles et d'agir sur les

¹ Cahier 49, f^{os} 2r^o-3r^o.

² *Idem*, f^o 3r^o.

destinées du monde, relève d'une stratégie de la séduction. Mais cette conception exigeante et exaltante du pouvoir est aussi certainement la sienne : en éminent représentant de la fleur de l'aristocratie, M. de Gurcy ne peut que mépriser la seule puissance de l'argent incarnée par la bourgeoisie, les nouveaux riches et les parvenus de tout poil.

Mais la supériorité de la carrière diplomatique sur la littérature ne s'arrête pas là.

La condamnation théorique de la littérature est complétée par une condamnation pratique. Elle a contre elle le principe de réalité : « Et puis [...] il faut vivre, [...] et la vie est chaque jour plus chère¹ ». En un mot, écrire ne fait pas vivre son homme, en admettant même qu'il ait du talent. On ne se serait pas attendu à trouver un si grand sens des réalités chez l'excentrique et fantasque M. de Gurcy / Charlus.

Reste-t-il encore quelque chose à sauver de la littérature après une attaque si virulente ? On s'étonne presque que Gurcy lui reconnaisse, quoique du bout des lèvres et sur un mode restrictif, un semblant de valeur, ce qui est une première surprise, mais non la plus renversante : la littérature – poésie et roman confondus – ne trouve grâce à ses yeux que lorsqu'elle est utile, c'est-à-dire lorsqu'elle exalte les sentiments patriotiques, « comme la prose de M. Déroulède par exemple² », ce qui était « le rôle de la poésie antique », ajoute-t-il en nommant Platon. Que l'apôtre de la revanche, l'auteur des *Chants du Soldat* – en vers – le fondateur de la Ligue des patriotes, soit « la » référence littéraire de M. de Gurcy laisse perplexe autant que le rapprochement incongru de ce dernier avec Platon. Il faut croire que Paul Déroulède est bien le représentant de la poésie française aux yeux de Gurcy, puisque c'est ensuite le genre romanesque qui survit au naufrage, au motif qu'il « fait pénétrer certains secrets de la vie » :

À ce titre [,] ~~Balzac~~ je lève en faveur de Balzac, du moins de certains de ses livres, un peu de l'interdit ~~que~~ que je prononce contre la littérature. Il est certain qu'un ouvrage comme *Splendeurs et Misères des courtisanes* par exemple contient des dessous d'une vérité telle que je ne peux pas en relire certaines pages sans admiration³.

¹ Cahier 49, f° 4r°.

² Cahier 49, f° 3r°.

³ *Idem*.

La bibliothèque idéale de M. de Gurcy serait donc, à le prendre au mot, constituée exclusivement des écrits patriotiques de Paul Déroulède et d'une sélection rigoureuse de quelques romans de Balzac comme *Splendeurs et Misères des courtisanes* auquel on peut ajouter sans trop de risque *Illusions perdues*. Mais l'exception représentée par Balzac finit par se réduire à peu de choses et même l'écrivain favori n'est pas épargné : M. de Gurcy est à peu près le seul capable de percevoir la vérité contenue dans ses romans. Cette dernière est en tout cas inaccessible au héros et aux trois quarts de l'humanité. Mais surtout, « il n'y *là-dedans* que des *parcelles* de vérités » : c'est en effet à Balzac que Gurcy applique cette formule, ne lui laissant finalement que des miettes, juste avant de parler de l'oiseau-mouche dans la forêt vierge cité plus haut.

C'est à ce moment que se produit la seconde intervention du héros : il se résout à sacrifier Balzac et le roman pour tenter de sauver « la poésie de la nature » :

Monsieur [,] lui dis-je [,] ~~vous touchez à des choses qui me~~ vous avez l'air d'avoir raison et je sens pourtant que je n'ai pas tort. D'ailleurs vous ne parlez ici que pour le roman réaliste et vous laissez de côté toute la poésie de la nature¹.

Il n'a pas le temps de prononcer un mot de plus :

Mais [,] mon cher Monsieur [,] reprit M. de Gurcy avec colère [,] vous ne l'avez pas inventée la poésie de la nature, j'y suis aussi sensible que vous. [...] Ces couchers de soleil et même ces levers que vous lisez dans les livres de poètes qui ne les ont jamais regardés, moi je < sais > les voir // cent fois plus belles [sic] quand je me promène < en forêt > en automobile ou à bicyclette, ou quand je vais à la chasse, ou quand je fais de très grandes randonnées à pied. [...] cela enfonce vraiment* tous vos poètes².

Gurcy a beau tonner et se montrer condescendant, il n'en commet pas moins une confusion entre l'objet réel et l'objet littéraire que le héros pointe aussitôt :

[...] dans les romans comme dans la poésie [,] vous considérez la matière, le sujet seul de l'œuvre qui peut être en effet le même que ce [que] vous voyez en promenade ou dans la vie des pensions* et des cours*³.

¹ *Idem.*

² Cahier 49, f^{os} 3r^o-4r^o.

³ *Idem*, f^o 4r^o.

Or, c'est au moment précis où le héros effleure les vérités essentielles de l'art que M. de Gurcy interrompt la discussion, soit qu'il n'ait pas d'argument à opposer à son interlocuteur, soit, plus vraisemblablement, qu'il veuille le ramener au sujet initial de l'entretien dont ils se sont trop éloignés à son goût. Il s'en prend avec commisération à une prétendue confusion d'esprit du héros dont il impute la responsabilité à « la stupide éducation des collègues où on enseigne la métaphysique qui est une science contemporaine de l'astrologie et de l'alchimie¹ » : il condamne un système éducatif dépassé qui a oublié d'intégrer dans ses enseignements les sciences modernes et se trouve ainsi coupé du monde d'aujourd'hui. Puis il délaisse les cimes embrumées du débat théorique pour des considérations beaucoup moins élevées comme la grandissante cherté de la vie. Sur ce terrain-là également, la carrière diplomatique a une supériorité écrasante sur celle de l'homme de lettres. Mais à force de vouloir convaincre, Gurcy finit par se démasquer et oblige à reconsidérer sous un nouveau jour l'attachement à la modernité qu'il avait fait paraître jusque-là, non sans quelques dissonances il est vrai. Il commence par faire une concession flatteuse au héros :

Supposez que vous perciez [...] < dans les lettres >, [...] tenez [,] je vois les choses en bien, supposez que vous soyez un jour un de nos premiers écrivains, non seulement par le talent mais par la vogue².

Par le talent et non par le génie, lequel ne se mesure pas à la vogue. Voilà de quoi faire planer sur la valeur de ceux que Gurcy tient pour les plus grands écrivains français un doute que lève aussitôt la suite de la phrase :

savez-[vous] que M. Bourget, < avec > qui [...] < je dîne > quelquefois < chez > la Princesse de Parme et qui est un homme de bonne compagnie, est obligé de travailler autrement plus qu'un ambassadeur pour gagner un peu moins, et avoir en somme une vie moins agréable que la vie d'une ambassade. [...] Il a de jolies [d'] < agréables > relations, je ne dis pas. Il en aurait davantage, et à moins qu'il n'arrive à l'académie, il aurait une tout autre situation dans le monde. Il arrive un âge où la droite des maîtresses de maison est une chose qu'on apprécie. Somme toute, je crois qu'il serait plus heureux comme ambassadeur³.

¹ Cahier 49, f^o 4r^o.

² *Idem.*

³ *Id.*, f^{os} 4r^o-5r^o.

C'est donc Paul Bourget que M. de Gurcy avait en tête. Cette référence à l'auteur du *Disciple* est pour Proust l'occasion de se jouer à la fois de son personnage et d'un auteur qu'il n'appréciait guère ni comme écrivain ni comme homme tout en lui reconnaissant un certain talent. Paul Bourget était entré à l'Académie française depuis plus de quinze ans¹ quand Proust écrit ces lignes, autour de 1910-1911 : il se cache un instant derrière son personnage à qui il fait envisager comme hypothétique et très incertain un fait réel. Procédé pour le moins irrévérencieux à l'égard d'un écrivain reconnu qui jouissait encore alors d'une belle notoriété. Mais Proust se moque tout autant de son personnage. À quoi se réduisent en définitive les exaltantes perspectives que M. de Gurcy faisait miroiter à son protégé comme d'entrer « dans le dessein des peuples et le secret des rois » ou bien d'accéder aux « trésors de la vie » ? À travailler moins pour gagner davantage et à avoir une belle position dans le monde dont la marque de reconnaissance est la place à la droite des maîtresses de maison. La littérature est donc sacrifiée sur l'autel de la réussite mondaine que le vicomte place implicitement au sommet de la hiérarchie des valeurs. Le paradoxe veut qu'il interdise à son protégé la fréquentation du monde tout en justifiant le choix de la diplomatie par la situation mondaine qu'elle assure.

Si Gurcy avance masqué et si la seule logique implicite de son discours repose sur ce qu'il tait – son désir pour le héros – le jeune homme au contraire affirme clairement sa vocation littéraire en formulant de manière tout à fait explicite – trop – ce qu'il entend par « la vraie vie » et par la « réalité » : non pas la vie extérieure et la réussite – matérielle et mondaine – mais la réalité intérieure, celle que l'on porte en soi et qu'il faut faire advenir sous la forme d'une œuvre.

Cette fois, c'est lui qui clôt le débat entre vocation littéraire et carrière dans la diplomatie. Il coupe court à toute nouvelle objection théorique ou pratique – mais non à l'ironie et à la condescendance – en recourant à un argument d'ordre purement affectif qui ne souffre donc pas la moindre discussion. Il lui est impossible, dit-il, d'envisager une quelconque séparation d'avec sa grand-mère et ses parents : « Je préfère à toute destinée celle qui me permettra de ne jamais les quitter d'une heure² ». Invoqué en dernier recours mais avec une vivacité et un élan qui trahissent l'immaturation et l'hypersensibilité du héros, cet argument lui vaut d'essayer une fois de plus les sarcasmes cinglants et le ton de

¹ Le 31 mai 1894.

² Cahier 49, f° 5r°.

commisération de Gurcy. Ce dernier s'en prend à l'éducation des jeunes français qui, décidément, n'a pas l'heur de lui plaire :

Ah ! Je vous disais que vous étiez un pauvre français, vous l'êtes encore plus que je ne pensais. Ah ! Les enfants anglais ne sont pas élevés comme vous [,] qui quittent < à [...] onze ans > sans un baiser, sans une //larme, sont expédiés tout seuls de Londres à Melbourne. Mais mon cher monsieur [,] si vous aimiez vos parents comme vous le dites, vous auriez hâte de les quitter, pour devenir quelqu'un [,] montrer que vous êtes un homme. La maman n'est fière de son fils que du jour où il revient chez lui grand garçon qui a fait seul son chemin¹.

Mais en dépit des apparences, c'est finalement M. de Gurcy qui cède du terrain et fait des concessions : s'il fait entrer le héros dans la diplomatie, ce dernier pourra rester longtemps à Paris, sauf en fin de carrière, dans les grades tout à fait élevés. Malgré la position de défense que le héros occupe tout au long de la discussion, malgré les attaques violentes qu'il subit et qui l'atteignent dans ses intuitions et ses sentiments les plus intimes, il tient tête à son interlocuteur et finit par avoir le dernier mot, se déroband toujours sans jamais rien céder sur l'essentiel. Loin d'être le maître du jeu comme il s'efforce durant tout l'échange d'en donner l'apparence, M. de Gurcy, incertain du verdict que rendra le héros, suspendu à la décision d'autrui, occupe en réalité la position de solliciteur.

Il ressort de cet étonnant brouillon que le rapport de Gurcy à la modernité n'est pas aussi simple qu'on aurait pu le croire.

La défense de la modernité s'inscrit il est vrai dans un contexte particulier qui en relativise jusqu'à un certain point la portée. L'objectif de Gurcy est de persuader le héros d'embrasser sous sa houlette une carrière diplomatique à des fins qui n'ont pas plus à voir avec la modernité qu'avec la littérature. De ce point de vue, l'apologie de la modernité relève d'une stratégie : il n'est pas inhabile de la part du vieil aristocrate « entiché de noblesse » et connu pour l'être d'adopter une stratégie de la surprise en se présentant comme le chantre de la modernité et en faisant passer du même coup le jeune héros pour un homme du passé.

¹ Cahier 49, f^{os} 5r^o-6r^o.

Il ne fait pas donc de doute que la modernité sert de repoussoir à la littérature. Mais il ne fait guère de doute non plus que la condamnation de la littérature (à l'exception notable de Balzac) est moins motivée par un réel mépris des Lettres que parce qu'elle s'oppose aux visées de Gurcy sur le héros. C'est ce qui explique en partie les incohérences du discours de ce dernier : la carrière diplomatique est la seule digne d'un homme moderne mais c'est surtout parce qu'elle garantit l'aisance matérielle et une position dans le monde. Le désir secondé par la mauvaise foi constitue chez M. de Gurcy le plus puissant aiguillon.

L'étrangeté de ses propos s'explique aussi par la genèse : Gurcy endosse dans ce brouillon le rôle qui reviendra à M. de Norpois dans *À l'ombre des jeunes filles fleurs*¹. Cette situation produit une première distorsion avec les cahiers « Sainte-Beuve » où il était déjà présenté comme un amateur éclairé de littérature, ce qui n'est et ce ne sera jamais le cas du diplomate Norpois.

L'admiration de Gurcy pour la littérature patriotique et revancharde d'un Paul Déroulède offre un autre exemple de distorsion : en admettant qu'il soit compatible d'apprécier Déroulède et Balzac, le goût affiché par M. de Gurcy pour « la prose patriotique de M. Déroulède » cadre mal avec les positions défaitistes et germanophiles qu'il professe pendant la guerre dans *Le temps retrouvé*. Ces incohérences manifestes laissent imaginer les remaniements que Proust a effectués pour parvenir au résultat final : la séparation complète entre le personnage de Charlus et celui de M. de Norpois, entre l'aristocrate homosexuel raffiné et lettré et le diplomate hermétique à la littérature.

Il serait cependant excessif de réduire la modernité au rôle de repoussoir. Gurcy témoigne pour le monde qui l'entoure d'un intérêt et d'une curiosité qui ne sont pas que de circonstances : bien d'autres passages de *La Recherche* en témoignent. Il ne se montre pas exclusivement tourné vers le passé : il l'est en tout cas certainement moins que le héros. Mais contrairement à lui, il ne deviendra jamais écrivain. Le brouillon du Cahier 49 invite dès lors à se demander si la vocation littéraire et la création artistique sont compatibles dans l'esprit de Proust avec la modernité : l'artiste ne serait-il pas par nature « antimoderne² » ?

¹ RTP, II, JFF, p. 464-466.

² Voir Antoine Compagnon, *Les antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, NRF Gallimard, 2005.